

NOUVELLE HISTORIQUE CANADIENNE FRANÇAISE.

(Du Monde Illustré)

Pendant des mois et bien des mois, personne ne peut savoir quels étaient les deux individus, demeurant dans une maison du bon vieux temps, édifice en pierres rondes, ovales ou plates, petites ou grosses, superposées sans symétrie, couchées sur un jaune lit de mortier rugueux.

Ces pierres, quoique sans ame, sans organe, sans vie, subsistaient, comme tout ce qui existe ici-bas, les années du temps. Il les avait noircies de ses caresses ignobles, il les avait marquées à son empreinte. La tache était indélébile. Telle la réputation ternie d'un humain.

Le toit, jadis en bardeau, disparaissait sous une épaisse couche de mousse, verte comme des eaux saint-laurentiennes. Et ça vous poignait le cœur de voir la nature embellir jusqu'au tombeau, semer des émeraudes sur une masse rocheuse, à l'aspect sombre, sépulcral.

Pourtant, cette masse se trouvait rue Notre-Dame, au centre de la ville. On l'eût dit jetée là pour servir d'épouvantail.

Que s'y passait-il donc ? Cette question surgissait infailliblement dans le cerveau des passants et demandait une réponse sans jamais l'avoir, car les voisins, même les plus curieux, savaient peu de choses.

Tous les matins, un drôle de type, grand, sec, vieux—le domestique—parcourait les alentours, achetait les provisions. Parlant avec laconisme, ne répondant pas aux questions indiscrètes, il rentrait au plus vite, en tirant sur lui la lourde porte qui faisait grincer gonds et pentures, semblablement à une gémissante porte de prison.

L'après-midi, paraissait un autre type, sexagénaire, corabbé, à l'œil étincelant, aux cheveux blancs, aux formes grassouillettes, l'air d'un rentier. Il trottoit du haut en bas de la ville.

Vers cinq heures, il revenait encombré de paquets précieusement portés, s'enfouissait dans sa demeure et, le lendemain, la même monotone vie recommençait.

N'était-ce pas assez bizarre pour éveiller la curiosité des gens ? Aussi, devant cette énigme, les langues avaient beau jeu. Les histoires les plus contradictoires, les plus fantastiques, les plus incroyables se propageaient avec la rapidité d'un feu de prairie.

Le fait était nouveau, et comme tout ce qui est insolite prend bientôt—surtout dans ce pays—une teinte de merveilleux vis à vis la populace, celle-ci crut que les deux vieillards étaient sorciers.

Cette supposition avait, un jour, été confirmée par la nouvelle qu'un gamin répandit brusquement dans le quartier. En prenant de grandes précautions, il s'était approché de la maison, puis avait escaladé le mur—ceinturant le com—près d'une fenêtre du rez-de-chaussé. Précisé ment un carreau était ouvert. Son regard plongea à l'intérieur, mais quel n'avait pas été son saisissement ? Le petit vieux, en robe de chambre, était là, l'occupé à examiner des objets bizarres, inconnus, et toute la pièce en était remplie et, par-ci par-là, des livres, bien sur des grimoires.

Si extrême avait été sa frayeur, que l'enfant dégringola. Toutes les commères, le soir, affirmaient tout bas, avec mystère, que le diable logeait dans la cabane aux sorciers—épithète gratuite qu'on avait donnée à la resi-

dence de M. Pinchol—c'était le nom de notre héros.

Montréal, à cette époque, n'était pas cette cité superbe d'aujourd'hui. Ses ridicules fortifications, qui la tenaillèrent dans un espace de cent acres, existaient encore. Aussi les commentaires allaient bon train et se transmettaient avec la plus grande facilité. Très tôt nos deux originaux furent en butte à la curiosité des gens de partout. On se montrait leur maison comme une chose extraordinaire.

Les audacieux—les jeunes gens—juraient de briser le secret de cette vie monacale si tranquille.

Sans avoir de motifs vulgaires, mais aiguillonné quelque peu par la curiosité, un adolescent bien connu, Jacques Viger, plus tard premier maire de Montréal et anti-quaire distingué, jura d'en avoir le cœur net. Une force incompréhensible le poussait d'ailleurs à agir ainsi. De même que le fer est irrésistiblement attiré vers l'aimant, de même Jacques se sentait porté à se rapprocher de ce vieillard. C'est que l'influence magnétique, qui s'établit entre deux personnes ayant les mêmes aspirations, les avait unis. Déjà, le germe de la passion des recherches historiques se développait en lui.

En peu de temps, au fait des habitudes de M. Pinchol, il sut ou ce dernier allait. Le sexagénaire visitait certains marchands de la Basse-Ville (rue St-Paul) qui tenaient en réserve, pour lui seul, les antiquités canadiennes qu'ils avaient l'occasion d'acheter à des prix ridicules et les lui revendaient à gros bénéfices.

Jacques s'entendit avec un de ces marchands et il fut mis en relation avec le bonhomme. De jour en jour, par le moyen de la conversation, de petits services, la connaissance se fit et une amitié bizarre lia ces deux êtres disparates par l'âge mais en pleine communauté d'idées.

Finalement, M. Pinchol invita Jacques. Le jeune Viger, tout joyeux d'être arrivé au but, ne manqua pas l'occasion. Il se rendit chez Pinchol et pénétra dans la fameuse cabane aux sorciers, au grand ébahissement du voisinage.

Reçu avec la plus grande courtoisie, par le maître de céans, il fut introduit dans le sanctum sanctorum, c'est-à-dire dans la pièce, où se tenait d'ordinaire son vieil ami.

Un cri de surprise s'échappa involontairement de sa bouche. Il était en présence d'un musée. Non pas une banale collection sans goût, pour le seul plaisir de ramasser.

Jacques, après avoir visité tout, après avoir eu des explications sur chacun des objets, demanda à l'antiquaire quel avait été son but, ou du moins son arrière pensée, en agissant ainsi ?

Mon jeune ami, répondit le vieillard, j'ai ici réuni cette collection par patriotisme. J'ai voulu avoir devant moi ces reliques du passé qui, dans leur muette stabilité, parlent néanmoins à mes yeux et font mon esprit se reporter en arrière.

Je retrouve au milieu de tout cela ma vie, mon histoire. Peut-être vous intéressera-t-elle, laissez-moi vous la dire rapidement.

«En 1760, je n'avais que quinze ans, mais mon cœur battait d'amour pour ma patrie. Les revers qu'elle venait d'essuyer, la mort d'un père chéri au champ d'honneur, sur les plaines d'Abraham, m'avaient doulou-

reusement torturé. Une noble colère m'embrasa, je résolus de venger mon père ou de verser, moi aussi, mon sang pour la Nouvelle-France.

«Malgré ma mère, ma bonne et sainte mère, je m'enrolai, au printemps de 1760, dans l'armée de Lévis. A la brillante bataille de Saint-Foye, je fis partie de la fameuse brigade des miliciens montréalais, qui, sous le commandement du colonel Rhéaume puis de M. de Repentigny, seule, opposa une barrière infranchissable à l'armée anglaise (*).

«Hélas ! la fortune ne nous sourit pas longtemps. La retraite pénible commença, nous revînmes à Montréal ; Vaudreuil capitula ; Lévis repassa en France ; le pays devint colonie anglaise et je fus contraint de pleurer en silence la perte de la mère patrie, l'asservissement de sa fille.

«C'est alors que germa en mon cerveau l'idée de réunir ici, dans cet endroit, tout ce que je pourrais recueillir de reliques du passé. Et lorsqu'il m'arrive, comme par les temps malheureux que nous traversons, de sentir mon âme se révolter devant la tyrannie d'un Haldimand ou d'un Craig, alors, je m'enferme dans cette chapelle et là, en face de ces restes muets d'un passé magnifique, mes larmes coulent, coulent abondamment et mon cœur, rempli d'émotion, trop patriote pour se courber jamais, pour reconnaître jamais le joug, demande la mort. La mort, la douce mort qui mon cœur délivre de tout ; la mort, la glorieuse mort qui libère l'âme de ses chaînes pour l'envoyer vers la lumière : ad lucem !»

Le patriotique vieillard s'était transformé pendant cette tirade, qu'il appelait son histoire. Le sentiment qu'il tenait enfermé au dedans de lui-même, content de pouvoir s'épancher, heureux de trouver une âme ou comme en une terre fertile il irait semer vite, redonnait à l'ancien soldat de Lévis la vigueur de l'âge mûr. Sa taille s'était redressée, ses petits yeux gris, vifs, pétillaient de plaisir, d'amour, d'admiration. La main levée, le regard tourné vers le ciel il semblait beau, grand, magnifique.

Cette régénérescence ne dura pas longtemps et avec elle le bonheur d'un instant s'évanouit. La réalité, hideuse en sa difformité brutale, vint remplacer l'idéal beau, doux, saint qui, pendant des secondes trop courtes, avait réussi à faire promener un sourire sur les lèvres de l'antiquaire.

Du noir, du rouge, des ténèbres, du sang, il ne voyait plus que cela dans l'avenir de sa race. Des larmes roulaient sur ses joues, des sanglots secouaient cette poitrine autrefois forte, maintenant affaiblie par les ans.

Jacques Viger, ému au plus profond de son être, demeura silencieux, respectant la douleur de ce militaire, de ce patriote.

Cinq ans plus tard, M. Pinchol étant décédé, son testament fut ouvert.

Tous les biens étaient donnés au fidèle serviteur du défunt à l'exception de la collection léguée à Jacques Viger.

E. M.

LE MISTLETOE

C'était en 188....., la veille de Noël. J'avais seize ans. Il faut vous dire, tout d'abord, que je suis une petite fille de la verte Erin, et qu'en véritable Irlandaise, j'adore la France et les Français.

Orpheline dès ma plus tendre enfance, je fus élevée par un oncle maternel, vieux garçon

habitant Londres, et fait depuis longtemps aux mœurs anglaises.

Or, ce matin de Noël, qui ne vivait que pour moi, avait réuni, dans son vaste hôtel, une société nombreuse et choisie, pour célébrer gaiement la naissance de Jésus. Tous les préparatifs étaient terminés ; nos brynants et joyeux invités arrivaient en foule, et mon oncle désireux de garder les vieilles coutumes, suspendait, d'un air magistral le traditionnel rameau Mistletoe.

Mais, je vous entends d'ici, qu'est-ce que le Mistletoe ?

C'est tout simplement une mignonne branche verte à baies rouges que l'on suspend au plafond la veille de Noël, et sous laquelle une jeune fille ne peut passer sans être à l'amende..... d'un baiser.

Légerement perdue dans ma rêverie, je suivais d'un air distrait la délicate opération, lorsque mon oncle, avec une vivacité peu commune à son âge, m'appliqua sur le joues deux sonores baisers ; j'étais juste au dessous du Mistletoe !

Voilà, fillette, qui me dédommage de toute ma peine ; mais, prenez garde, avant que je descende le talisman, d'en recevoir là un autre que vous préférerez au mien !

Eh bien ! cher oncle, j'espère qu'il ne sera pas aussi retentissant, car il éveillerait tous les échos d'alentour !

Et je me sauvai en riant pour lui cacher la rougeur qui me montait aux joues.

J'oubliais de vous dire que mon oncle avait un ami, un ami intime, jeune, grand, bien fait, et Français ! Il venait souvent nous voir..... il aimait beaucoup mon oncle—et quand ses yeux cherchaient les miens, mon cœur battait étrangement..... Pourquoi ! Mystère !..... Mon oncle devait le savoir, car il souriait tendrement en nous regardant.

Ce soir là, il battait bien fort, mon pauvre cœur, car nous valsions ensemble ; sa douce voix me murmurait mille folies vieilles comme le monde, et cédant toujours nouvelles.

La valse terminée, je me promenai, à son bras, dans le grand vestibule ; nous étions seuls, et voyez le hazard ! je me trouvai, pour la seconde fois,—par accident, je vous le jure,—sous la frimousse branchette !

Miss Dorah, vous êtes juste sous le Mistletoe ! M'éloigner, impossible, il me tenait ; sa main tremblait très fort.

Eh bien, dis-je toute rougissante, il me semble que je n'ai rien à faire en cette circonstance !

C'est que.....reprit-il, et ses yeux étaient bien doux, je n'ose pas le prendre, si vous ne le permettez.

Et moi, murmurai-je faiblement, je n'ose pas le permettre, mais je le laissai prendre..... Le baiser fut un peu long peut être, mais il ne résonna pas comme celui de l'oncle Fred.

Que dire encore ? Vous l'avez deviné sans doute ! Aujourd'hui Max est mon mari, je suis Française ; et, malgré les trois chéru bins qui, près de nous, reposent en leur douillet berceau, le doux souvenir du Mistletoe n'est pas encore passé !

JEANNE-ANDRÉE.

ROMEO ET GERALDINE

Dans un village canadien, situé près d'une riche vallée, vivait paisible une brave famille, aux mœurs patriciales. Les deux époux, contents de leur bonheur, vivaient heureux en servant le Dieu de leur jeunesse.

Aussi le Ciel avait-il béni leur union ! Leur petite fa-

mille se composait de cinq enfants, bien élevés et dont l'instruction ne laissait rien à désirer.

Parmi ceux-ci, on distinguait une brave jeune fille. Elle avait pour nom, Géraldine. Son âge était dix-neuf ans. Douée d'une bonne quoique délicate santé, elle se distinguait de ses sœurs et des ses compagnes par sa beauté incomparable. Elle paraissait toute jeune ; sa figure respirait une grâce infinie ; ses lèvres avaient une indicible expression de douceur.

Toute chez elle était grâce et beauté.

Et puis, comment ne pas admirer ses manières si bonnes et si aimables ! Et sa conversation si digne ! Et son esprit si pétillant de finesse ! Aussi la connaît-elle, c'était l'aimer ; et ceux qui l'avaient vue une fois ne pouvaient se défendre du désir de la revoir.

Un jour, Géraldine recontra sur son chemin un jeune homme aux belles aspirations, semblait-il, et au noble cœur. Il s'appelait Roméo. Brun, d'une taille assez grande et, assez virile, il portait vaillamment ses vingt-trois ans.

« Aimons-nous, avait dit Roméo à Géraldine, soyons fidèles à l'amitié jurée. »

Le jeune homme n'était pas libre ; il devait employer encore quelque temps au perfectionnement de sa profession.....

L'entrevue de Roméo avec Géraldine avait fait à cette dernière une impression qu'elle ne pouvait définir. Elle conserva toujours fidèlement le souvenir de cette première rencontre.

Le jeune homme revint plus tard. Il n'avait pas oublié la belle jeune fille, et il voulait en faire la compagne de sa vie.....

Mais, hélas ! Roméo avait un grand défaut il était jaloux !..... Sans doute, il aimait Géraldine à la folie, mais dans sa jalousie il ne voulait pas qu'elle en aimât un autre ni même qu'elle se rencontrât avec d'autres amis.

Géraldine aussi aimait le jeune homme. Que faire ? Devait-elle en faire le sacrifice ?.... Ses parents et ses amis eurent beau lui représenter tout l'odieux de la conduite de Roméo..... Elle ne les crut pas.

Qui pouvait donc la retenir ? Manquait-elle d'amis ? Ah ! combien de cœurs soupiraient après elle et auraient désiré lui avouer toute l'ardeur de leur flamme ! Toujours elle les repoussait pour s'attacher à ce pauvre Roméo. Elle croyait qu'avec le temps il se corrigerait de ce défaut et reviendrait à de meilleurs sentiments.....

Mais, n'anticipons pas..... Le mariage est fixé. Les jeunes époux vont s'agenouiller à l'autel de leur église pour se jurer un amour éternel.

Qu'elle était belle, ce jour-là, Géraldine, avec sa longue robe blanche et son voile blanc, exprimant bien l'innocence de son âme toute candide ! Qu'il devait être heureux, Roméo, avec une telle compagne pour partager les joies et les peines de sa vie ! Quelle joie ! Quel bonheur !..... La lune de miel s'écoula paisible, heureuse ! Il faisait si bon de vivre ensemble !.....

Cependant, les heures de la tristesse ne tardèrent pas à sonner. Géraldine comprit trop tard combien est terrible ce vice de la jalousie.

Elle devint triste, rêveuse et mélancolique. Il fallait pour elle se soumettre aux volontés étranges et capricieuses du jeune homme, sans pouvoir en demander la raison. Sortait-elle, il devait

l'accompagner ? Même allait-elle à l'église, elle devait en demander la permission ?

Que de choses se passèrent étranges et qu'on peut à peine comprendre !

La vie de Géraldine fut empoisonnée. Plus de joie, partant plus de bonheur. Ses illusions tombèrent une à une. Que de fois ses larmes vinrent inonder sa figure, et lui faire regretter cet heureux temps, où, libre dans sa bonne famille, elle vivait tranquille et contente !

Pauvre Géraldine !..... A peine pouvait elle de temps à autre apercevoir ses compagnes d'autrefois ! Elle semblait les éviter : leur bonheur faisait mal à son cœur !

Géraldine était chrétienne. Elle souffrit en silence. Mais ces souffrances intimes ne tardèrent pas à faire leur œuvre de destruction.—Ce n'était plus cette belle jeune fille d'autrefois—Elle dépérissait tous les jours.

Son mari, dans son fol amour, lui demandait bien la cause de son air triste : elle aimait mieux la lui cacher, de peur d'excoiter sa colère jalouse. Et le cruel ne s'apercevait pas qu'il était le bourreau de sa femme !.....

En effet, elle ne put résister longtemps à cette vie de réclusion et d'épreuves. Sa santé délicate finit par succomber. Forcé fut d'avouer son mal, mais il était trop tard.

Géraldine fit son sacrifice avec calme et résignation. Elle mourut en chrétienne, pardonnant de bon cœur à celui qui, au lieu de lui donner le bonheur, avait fait de ses jours des jours tristes et malheureux.

Géraldine était morte victime de la jalousie, victime de ce vice infâme qui dégrade ce lui qui le possède.....

Cette histoire est vraie, plusieurs la connaissent. Je ne l'écris, aujourd'hui, que pour rendre service ; trop heureux si je parviens, par la lecture de ces lignes, à faire éviter un semblable malheur !

Honte donc à la jalousie ! Honte à ce vice qui dessèche les plus beaux sentiments du cœur de l'homme

J. U. B.



L'Imprimerie

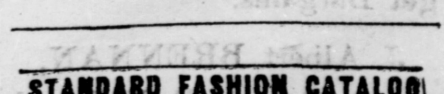
L'IMPARTIAL.

L'IMPARTIAL est le seul journal français dans l'île du Prince Édouard. Ayant trois bonnes Presses à notre disposition, nous sommes en mesure d'exécuter, en français et en anglais, dans les derniers gouts, et à des prix modérés, toutes sortes d'ouvrages tels que

- Tete de Comptes,
- Teljeffettes,
- Affiches,
- Brochures,
- Cartes d'Affaires,
- Cartes de Visites,
- Envelopes,
- Blancs pour Magistrats,
- Blancs pour Avocats,
- Circulaires,
- Placards,
- Billets,
- Memorandums

Envoyez nous vos commandes nous garantissons satisfaction.

F. J. BOUTE, Editeur-Propriétaire. Tignish, Bloc Châsson, I. P. E.



STANDARD FASHION CATALOG

now ready for Fall and Winter of 1908. A 300 page—over 1,000 elegant illustrations—mail free, for only 50 cents. STANDARD FASHION CO., 228 West 14th Street, New York.

Ripans Tabules : cest liver tonic. Ripans Tabules cure dyspepsia.